

et que la lune, encore invisible, dorait devant moi la cime des édifices. Tout-à-coup, elle apparut au détour d'une maison élevée qui me la cachait et m'inonda de sa clarté mélancolique.

« O nature ! m'écriais-je impuissant à maîtriser davantage mon enthousiasme, tu me pénétrés à la fois d'admiration et d'épouvante ! Mère féconde et barbare, tu ne te lasses pas de produire avec amour des myriades d'êtres, tous destinés à assouvir ta cruelle et insatiable faim. C'est toi que représente l'antique fable de Saturne dévorant ses propres enfants. Tu ne les laisses même pas jouir en paix des beaux jours que tu leur envoies ; ta rage impatiente n'attend pas l'hiver et les tempêtes, et tu sais mêler un poison délétère aux plus tièdes haleines du printemps. Tu frappes le papillon sur la fleur, la fleur sous le rayon qui l'a fait éclore, l'homme au milieu de son bonheur. Partout la mort insulte à la vie et l'entraîne dans le tourbillon de ces danses macabres que dessinait l'imagination de nos pères. Combien de millions d'existences fauchées en ce seul jour, où la rosée du matin était si douce, la brise si caressante, où le soleil semblait si bien nous sourire !

Le soleil aura son tour. Tous ces globes lumineux qui se balancent dans l'espace seront réduits en poussière. Ils ne le savent pas, et nous, chétifs grains de sable perdus comme des atomes dans l'immensité de la création, nous le savons. Seuls entre tous les êtres, nous avons la conscience de la dissolution qui nous attend. Pourquoi ce fatal privilège, qui empoisonne toutes nos joies ? Pourquoi ne nous est-il pas donné de savourer la vie, comme l'insecte et comme l'oiseau, sans souci du lendemain. O mon Dieu ! j'en vois clairement la raison : c'est que, seuls aussi, nous ne sommes pas condamnés à périr tout entiers ; c'est que vous avez allumé en nous une étincelle divine qui ne doit jamais s'éteindre. Je ne veux pas d'autre preuve de mon immortalité que cette amère pensée de la mort. Ce qui en moi comprend la mort et peut la braver est certainement plus fort qu'elle. Je suis bien ce roseau pensant dont parle Pascal, supérieur à toutes les forces qui le font plier ou le briser. Je ne regrette donc pas l'amertume qui vient se mêler à mes jouissances ; j'y trouve le secret de ma grandeur et de mes immortelles destinées. Humbles et fragiles créatures, nous rampons sur la terre comme des chenilles ; ce qui nous semble la mort n'est que le sommeil mystérieux de la chrysalide, d'où nous nous réveillerons sous une forme nouvelle, pour nous envoler vers cette région sereine où il n'y aura plus de nuit.

Je ne sais pas si mon voisin Rigaud, plongé lui-même dans une morne rêverie, avait entendu tout ce monologue. Les derniers mots, dont il était évidemment l'inspirateur, allèrent frapper son oreille d'entomologiste et le ramener au sentiment des réalités physiques. Il s'aperçut que la soirée commençait à être fraîche, et m'invita à rentrer dans l'intérieur de l'appartement. Il alluma deux bougies, autour desquelles une infinité de moucheron et de petits papillons vinrent aussitôt tourner.

— Vous paraissez vous plaire aux comparaisons, me dit-il ; à mon tour, je vais vous en proposer une.

Ces insectes éblouis qui se brûlent si étourdiment à la lumière, me représentent les vaines agitations des hommes attirés par ce qu'il vous plaît de nommer la vérité. Croyez-moi, c'est une fascination semblable qui ne peut aussi que vous aveugler.

— Veuillez remarquer, répondis-je, que vos

bougies n'éblouissent que les papillons nocturnes. Ceux que Dieu a créés pour voir le jour n'ont rien à redouter de la lumière ; le soleil dans tout son éclat ne les aveugle pas ; ils les anime, au contraire, et ils ne vivent que par lui.

— Ne recommençons pas les discussions, reprit-il froidement. Vous savez que je ne les aime pas : je les fais depuis trente ans, et je ne m'attendais pas à les retrouver ici. Souffrez donc que je vous prie de ne plus aborder des questions sur lesquelles nous ne saurions nous mettre d'accord. Les discussions sont au moins inutiles ; car il est bien reconnu qu'elles ne convainquent personne et laissent à chacun son opinion.

— Comme il vous plaira, dis-je. Sans doute, il est bien rare que, dans une discussion, on s'avoue persuadé par les raisonnements de son adversaire : l'esprit humain ne rend pas volontiers les armes, et il en fait presque une affaire de dignité ; mais que de fois les arguments qu'on a cru réfuter demeurent dans la mémoire, au moins comme un doute que l'on s'efforce ensuite d'éclaircir par le travail d'une méditation solitaire ! On ne cède jamais le jour même, souvent le lendemain. Je vous promets de me taire désormais, et je vous demanderais pardon de vous avoir importuné si longtemps de mes divagations, si vous ne les aviez à l'avance autorisées. Vous ne vous souvenez donc plus de mon cerveau malade ? Vous renoncez vous-même à le guérir ?

— Je ne sais plus, en vérité, répartit mon voisin Rigaud, lequel de nous deux est le plus fou ou le plus sage. Ce qui me paraît certain, c'est que, quoique si rapprochés de domicile, nous n'habitons pas le même monde. Restons chacun chez nous. Gardez vos poétiques croyances ; laissez-moi la paix de ma retraite. Aussi bien, vous connaissez maintenant toutes mes collections, et je n'aurais plus rien à vous montrer.

Il était clair que mon voisin m'éconduisait et me signifiait de ne plus le voir. Par respect pour moi et pour lui-même, je ne voulus pas le comprendre immédiatement. Je mis la conversation sur un lieu commun quelconque ; nous causâmes encore une demi-heure de choses indifférentes, nous primes le thé, et enfin nous nous séparâmes avec des formes ordinaires de la politesse.

Je crus devoir cesser complètement mes visites ; je n'éprouvais pas au fond du cœur la moindre susceptibilité. Après tout, cet homme était dans son droit, et moi je n'avais pas celui d'aller m'imposer à lui. Pourtant, il m'était impossible, je l'avoue, de regretter le trouble que j'avais fait pénétrer dans son esprit. Quelque semaine après cet entretien, je le rencontrai dans l'escalier, et il passa rapidement et en silence, en se contenant de me rendre mon salut. Le lendemain, ma portière entra tout éfarée dans ma chambre.

— Vous ne savez pas, me dit-elle, que M. Rigaud vient de nous donner congé de son appartement pour le prochain terme ? Un si bon locataire, si doux, si tranquille, et qui payait si exactement ! Le plus ancien locataire de la maison, monsieur ; il y a vingt-cinq ans que nous faisons son service. Jamais une difficulté, jamais un mot plus fort qu'un autre, et aujourd'hui il ne veut seulement pas dire pourquoi il nous quitte. Il jure bien pourtant qu'il n'a aucune plainte à faire de nous ni de la maison.

Le propriétaire sera désolé. Pour nous, c'est un grand malheur, car il peut être remplacé par un ménage qui n'aura pas besoin de nous. Je vous en prie, monsieur, puisqu'il n'y a qu'avec vous qu'il